L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

La navigation fluviale.

On peut discuter sur les causes qui ont fait abandonner en grande partie la navigation fluviale, cependant si économique, et arriver à la conclusion que la construction des chemins de fer en est l'une des principales et que, conséquemment, cet abandon ne pouvait être évité ; mais le commerce, l'industrie et l'agriculture n'en regrettent pas moins, et amèrement, de n'avoir plus aujourd'hui à leur disposition les moyens de transport par eau qui ont tant aidé autrefois à leur développement.

C'est que les chemins de fer, qui ont accaparé presque tous les transports sont devenus entièrement insuffisants et qu'on ne peut prévoir l'époque où ils seront en mesure de répondre aux besoins.

Le chef d'une des plus grandes compagnies disait récemment que pour mettre les chemins de fer de l'Union Américaine en état de transporter tous les produits une somme de $500,000,000 devrait être dépensée. Mais en admettant que les compagnies dépensent cette énorme somme, l'exécution des travaux nécessaires, la construction du matériel requis prendraient un certain temps, et lorsque les chemins de fer seraient en mesure d'effectuer plus de transports les besoins auraient augmenté dans de telles proportions qu'ils seraient de nouveau absolument insuffisants.

Dans toutes les branches de l'activité humaine la production augmente avec une rapidité prodigieuse dans les Etats-Unis, et il est urgent que ce développement et l'expansion qui en résulte ne soient pas entravés par l'insuffisance de services publics tels que le service des transports.

Il est évident que les chemins de fer, quels que soient le développement qui leur sera donné, les améliorations dont ils seront l'objet, ne suffiront pas aux besoins futurs, et on ne s'explique pas, dans ces conditions, cette sorte d'indifférence, de résistance même, qu'opposent les pouvoirs publics aux réclamations des commerçants, des industriels et des agriculteurs. C'est comme à regret que le Congrès accorde des crédits, crédits d'ailleurs très insuffisants pour l'amélioration des voies de navigation intérieure, tandis qu'il devrait donner largement et promptement. Il est question depuis plusieurs années de relier par une voie navigable les grands lacs au Mississipi, et aucun projet n'est encore arrêté ; la commission du grand fleuve demande des crédits, mais les voit réduits de moitié sinon de plus.

Ainsi, $300,000 sont demandés pour consolider les levées qui protègent la Nouvelle-Orléans, et cette misérable somme ne sera pas allouée pendant la session présente; elle le sera peut être l'année prochaine.

Et pendant ce temps, le commerce, l'industrie et l'agriculture sont entravés dans leur développement, souffrent et font souffrir la population entière.

Les Prohibitionnistes.

Un exemple du fanatisme intolérant, farouche, féroce, qui anime les prohibitionnistes, ces hommes qui ne peuvent souffrir que d'autres ne partagent pas leurs idées étroites et autocratiques, vient d'être donné par l'un de leurs organes favoris, un journal de Chicago qui est à la tête du mouvement tendant à la suppression complète du trafic des liqueurs.

Dans un article publié récemment, ce journal attaque avec une sauvagerie inconcevable le cardinal Gibbons, qui a déclaré publiquement il y a quelques jours, qu'il doutait sérieusement de la possibilité et de l'utilité de la prohibition complète dans les grandes villes comme Baltimore, son siège archiépiscopal.

Le cardinal Gibbons, qui est une des plus nobles figures dont s'honorent l'Eglise catholique et le peuple Américain, est parfaitement libre d'exprimer une opinion sur une question d'intérêt général, et il se trouve que dans la question de prohibition ses vues correspondent exactement à celles de tous les esprits pondérés, de tous les citoyens que n'aveuglent pas la haine envers ceux qui ne pensent pas comme eux.

Le prohibitionniste de Chicago a, cette fois, mal choisi son but. Pas un homme n'est plus estimé et aimé que le cardinal Gibbons de tous les citoyens américains, à quelque religion qu'ils appartiennent et quel que soit leur parti politique, et l'attaque aussi stupide que méchante dont il vient d'être l'objet ne pourra que le rendre plus cher à tous. Il y a des baves qui, à cause de leur origine, ne peuvent salir.

REINE ET POETE.

Aux respectueux sentiments de condoléances que lui avait exprimés Mistral, la Reine Amélie a daigné répondre par le télégramme suivant :

Lisbonne, 15 février.

Mon inconsolable douleur ressent profondément la sympathie de votre grand cœur.

AMELIE.

Le grand poète avait eu l'honneur de connaître la reine Amélie, jeune fille, dans la maison du Comte de Paris, son père. Il y a quelques années, le Portugal ayant fait appel aux poètes de tous les pays pour fêter le centenaire de Camoëns, Mistral adressa une belle poésie provençale, dont voici, traduit imparfaitement l'"envoi" final :

Beau petit peuple, pour Celle qui [t'est
Reine de cour d'amour, de grâce et [de jeunesse,
De France aujourd'hui j'envoie le [salut courtois :
A son arbre de mai, va vite, fleur de [Provence !

La "Reine de cour d'amour, de grâce et de jeunesse" devait se montrer Reine d'héroïsme, dans la plus terrible catastrophe qui ait ensanglanté un trône.

LE MARQUIS DE MONTCALM

Dans le Gard, près du château de Candiac, où il naquit, et à Québec, où il mourut en héros, Montcalm va avoir prochainement sa statue ; il l'aura attendue, sur le sol français, un peu moins de cent cinquante ans, dit une feuille parisienne. Nos petits grands hommes n'ont pas aujourd'hui autant de patience.

Montcalm ne s'avisa guère d'être seulement immortel de son vivant. Et bien lui en prit, car les destins parurent, quelque temps, cruels à ses mânes. L'Académie des inscriptions avait composé, en style lapidaire de fort grande allure, une épitaphe de quarante-trois lignes à la mémoire de Montcalm ; on grava ces lignes sur une plaque de marbre. Lord Chatham travaillait résolument à la défaite de nos armées ; il daigna interrompre, un moment, ce que Pierre de Bougainville appelait, en lui écrivant, des "occupations si importantes"; lord Chatham lut l'épitaphe, la trouva belle, en souligna la noblesse et, dans une lettre en français, autorisa la plaque de marbre à voguer à travers l'Atlantique. Elle devait être dressée au-dessus de la tombe du héros, qu'avait creusée l'éclat d'une bombe. Une seule circonstance entrava tout : la plaque fit naufrage avec le navire qui la portait. Le projet de monument fut noyé, dans le même désastre.

Les Français avaient un peu oublié Montcalm ; mais les Anglais, en 1827, se souvinrent de lui. Ils eurent la générosité d'unir, dans un même monument, les deux adversaires que la mort avait, en face l'un de l'autre, frappés le même jour, Montcalm et Wolfe. Ces deux noms furent inscrits, en lettres de bronze, sur les façades latérales d'un obélisque en pierre. Cette pyramide domine toute la rade de Québec, comme l'héroïsme des deux capitaines domina toute la fortune du Canada.

Montcalm semblait tout désigné pour vivre sur les bords du Saint-Laurent, mais non pas seulement parce qu'il avait eu dix enfants à quarante ans. Sa bravoure était prodigieuse : il lui était arrivé, devant Plaisance, en 1746, de charger à la tête d'un régiment anéanti. On dit encore, de nos jours, dans le Rouergue, d'où sa famille était originaire : "La guerre est le tombeau des Montcalm." Même fort loin du Languedoc, le soleil natal allumait encore ses emportements, comme son courage. Et tant de flamme n'était pas sans doute inutile : il fallait, au Canada, espérer contre tout espoir.

On était au temps où d'Argenson aurait donné toutes nos colonies "pour une tête d'épingle". Montesquieu n'avait pas assez de sévérité pour les colonies de peuplement ; et comme il n'hésitait pas à comparer les statistiques du siècle d'Auguste aux statistiques du siècle de Louis XV, il ajoutait, sans rire : "Ces colonies-là sont une des causes du dépeuplement constaté en Europe depuis l'époque romaine." Voltaire distinguait, malicieusement : il raillait, dans "Candide", les "quelques arpents de neige" situés "vers le Canada", mais il admirait fort, au moins sur le papier, les beautés et le climat de la Louisiane ; et se sachant vieux, valétudinaire et propriétaire châtelain, il écrivait le 1er novembre 1760, au comte d'Argental : "Si j'étais jeune, si je me portais bien, si je n'avais pas bâti Ferney, j'irais m'établir à la Louisiane".

Ce Canada, que nous ne voulions pas sauver parce que nous n'en comprenions pas le prix, les Anglais savaient qu'il valait la peine d'être conquis. Ils surent y envoyer des troupes. Les ministres de Louis XV se bornaient à d'aimables dépêches comme celle-ci : "N'espérez point des troupes de renfort ; elles ne feraient qu'augmenter la disette des vivres, et vous ne l'avez que trop éprouvée jusqu'à présent."

La "Nouvelle-France" était donc abandonnée à elle-même. Pour ce siège de Québec, où Montcalm devait périr, les écoliers s'enrôlèrent et les séminaristes firent le coup de feu. Mais nos soldats étaient un contre quatre, à moins qu'ils ne fussent un contre quinze. Les Canadiens gardaient encore quand même leur foi dans le succès final. Montcalm n'était-il pas là ? La franchise de ses yeux, le sourire de ses lèvres, la tranquille audace de son héroïsme étaient le réconfort suprême. On le comparait au dieu Mars.

Soudain, aux portes de Québec, dont il venait de franchir le seuil avec 4,000 hommes, on le vit, la cuirasse trouée, l'aine traversée d'une balle, passer à cheval, soutenu par trois soldats qu'il inondait de son sang. Les femmes s'écriaient : "O mon Dieu ! le marquis est tué !" Et lui, le visage pâle, trouvait un dernier sourire pour répondre : "Ne vous affligez pas pour moi, mes belles amies, ce n'est rien."

Ce n'est plus à lui qu'il songeait, en effet, et ses dernières paroles furent simplement : "Je vous recommande de ménager l'honneur de la France."

THEATRES.

TULANE.

La direction du Tulane a très heureusement choisi son spectacle pour la semaine du mardi-gras ; il donne "The Blue Moon", une délicieuse comédie musicale que jouent en artistes consommés Jimmy Powers et ses partenaires.

A partir de dimanche soir la célèbre artiste Lillian Russell et une troupe d'élite joueront "Wildfire", une comédie de George Broadhurst et George V. Hobart.

CRESCENT.

Les habitués du Crescent ne se lassent pas d'applaudir la joyeuse comédie musicale qui a pour titre "The Ham Tree" et que joue avec un entrain et un brio exceptionnels la troupe à la tête de laquelle brillent les désopilants comiques McIntyre et Heath.

Dimanche soir, "Dolly Dimples", comédie avec chant.

ORPHEUM.

Chaque numéro du programme de vaudeville de l'Orpheum est l'objet d'un accueil très flatteur de la part du public qui occupe toutes les places à chaque représentation.

Tous les numéros sont d'ailleurs parfaitement exécutés.

Un très intéressant programme est préparé pour lundi soir et les jours suivants.

JARDIN D'HIVER.

C'est devant des salles très bien garnies que la troupe du Jardin d'Hiver joue "Florodora", l'exquise comédie musicale qui plaît davantage à chaque audition nouvelle.

Le succès de cette troupe sera tout aussi grand la semaine prochaine dans "The Pirates of Penzance".

Vaisseau Japonais détenu par la Chine.

Tokio, 5 mars—Le gouvernement Japonais tout en maintenant la plus ferme attitude à l'égard de la saisie du navire Tatsu par les Chinois à Macao, le 7 février, n'a aucune idée de recourir à la force pour ravoir le vaisseau.

Il est possible, si la Chine tarde à s'exécuter, que le Japon demande l'intervention de l'Angleterre ou des Etats-Unis.

En vue de l'agitation contre le ministère des affaires étrangères instituée par l'opposition, tout indice de concession du Japon à la Chine serait extrêmement dangereuse pour les fonctionnaires du cabinet actuel.

Le ministère étranger a donné l'assurance au correspondant de la Presse Associée que le Japon ne déclarerait jamais la guerre à propos d'un incident tel que celui-là, mais que néanmoins, il jugeait convenable que les vaisseaux japonais se rendissent dans les environs du navire emprisonné.

On fait observer que des navires de guerre et des torpilleurs anglais se sont rendus récemment à Canton où un vaisseau anglais fut attaqué et dévalisé par des pirates chinois près de cette ville.

Procès en divorce.

Paris, France, 5 mars—Le procès en divorce intenté par Mme A. Hart McKee contre son mari, a été plaidé aujourd'hui devant le tribunal civil de la Seine. Les débats dureront probablement deux ou trois jours.

Mme McKee est une fille de M. George W. Baxter de Nashville, Tenn. Son mariage avec M. McKee a été célébré au mois de janvier 1905 à Philadelphie.

Les époux McKee résident en Europe depuis plus de trois ans.

Voyage d'agrément.

Londres, 5 mars — Le roi Edouard a quitté Londres aujourd'hui pour Biarritz où il va passer un mois.

Il fera ensuite une croisière sur la Méditerranée, en compagnie de la reine Alexandra.

Les soumissions pour la Poste de la Nouvelle-Orléans.

Washington, 5 mars — Le département du Trésor a reçu aujourd'hui les plans et les soumissions pour la construction du Bâtiment des Postes à la Nouvelle Orléans.

Les architectes qui ont fourni des plans sont MM. York et Sawyer ; Hale et Rogers, de New York ; C. C. Zantzingers ; Hewitt Stevens ; Paist, de Philadelphie, et Parker, Thomas & Rice, de Baltimore. Les plans seront soumis à un comité spécial qui rendra sa décision dans quelques jours.

Navire en quarantaine.

Victoria, Col. Brit., 5 mars—Le vapeur "Shinano", de la compagnie japonaise Nippon Yusen Kasha, qui est arrivé hier soir à William Head, venant de Yokohama, a été détenu en quarantaine, un cas de petite vérole ayant été découvert à son bord.

Coups de revolver.

Au cours d'une querelle à propos du paiement de boisson dans le café de Joe Vincent à l'angle des rues Chartres et St-Philippe, Joe Stack et un inconnu, deux Italiens, ont échangé deux coups de revolver, sans se toucher.

Stack a été arrêté.

BULLETIN FLUVIAL.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis.

L'étiage à 8 heures A. M.

Nouvelle-Orléans, 5 mars 1908.

STATIONS.	Pleine hauteur à la rive, pieds.	Ligne de danger pieds	Hauteur, pieds.	Changements dans les dernières 24 heures.
Fleuve Mississipi.				
Saint Paul	....	14	Gelée	0.0
Davenport	10	15	6.8	—0.7
Saint Louis	32	30	17.6	*0.1
Memphis	32	33	35.0	—0.1
Helena	44	42	44.2	*0.3
Vicksburg	44	45	43.1	*0.5
Natchez	....	46	41.5	*0.3
Red River Landing	....	17	....	....
Baton Rouge	....	35	30.1	*0.4
Donaldsonville	23	28	24.0	*0.1
Nouvelle-Orléans	9	16	15.6	*0.1
Rivière Atchafalaya.				
Simmesport	....	33	34.8	*0.2
Melville	....	31	....	....
Morgan City	....	8	3.8	—0.2
Rivière Missouri.				
Omaha	....	18	8.8	—0.6
Kansas City	....	21	10.2	*0.2
Rivière Ohio.				
Pittsburg	30	22	12.8	*4.7
Cincinnati	45	50	41.0	*3.3
Louisville	....	28	14.8	*2.1
Evansville	....	35	29.7	*2.4
Cairo	44	45	40.6	—0.9
Rivière Cumberland.				
Nashville	....	40	23.3	*2.2
Rivière Tennessee.				
Chattanooga	33	33	9.8	*1.4
Rivière Arkansas.				
Fort Smith	....	22	8.7	—0.1
Little Rock	....	23	13.1	—1.0
Rivière Rouge.				
Arthur City	....	27	9.0	—0.4
Fulton	20	28	14.5	—1.0
Shreveport	21	29	10.6	—0.4
Lake End	....	....	....	....
Alexandria	32	33	19.9	—0.1
Rivière Ouachita.				
Camden	26	39	12.2	—0.8
Monroe	....	....	32.9	*0.1

Tentative de suicide.

Emile Parisy, âgé de 54 ans, étant ivre, a attenté à ses jours hier après-midi en absorbant une dose de laudanum en sa demeure, rue Bourbon, 1233.

Il a été secouru par les étudiants en médecine.

MORSURE.

Hélène Davis, une fillette de 5 ans demeurant rue S. Claiborne, 211, jouait dans sa cour hier matin quand elle a été mordue au côté gauche par un chien appartenant à Mme Kate Hanley, une voisine. L'enfant a été transportée à l'hôpital.

BLESSURE.

Fred Evans, âgé de 38 ans, est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier matin pour se faire soigner à l'hôpital. Il a eu le pied gauche broyé par un convoi du Southern Pacific, à Avondale, Lne.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :
$12..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :
$2.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$3.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner devront s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remis par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 27 Commencé le 5 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

PREMIÈRE PARTIE

LE BARON SANS-SOUCI

II

MAUD ESBLY

Suite.

—Elle a résisté.... Peut être serais-je venu à bout de cette résistance. Mais des circonstances se produisent aujourd'hui qui m'obligent à agir en galant homme.

—Est ce que Monsieur pourrait agir autrement ?

—Je ne dois plus penser à elle ....c'est fini.... Alors, tu comprends....

Il avait la voix pleine d'émotion sincère, d'émotion profonde.

Et tout en parlant, il désignait les photographies :

—Tout doit disparaitre..... Tant que je pouvais croire.... penser qu'un jour cette charmante femme me rendrait le plus heureux des hommes c'était bien... Mais maintenant qu'une occasion m'est offerte de lui donner le bonheur en lui faisant retrouver quelqu'un qu'elle a beaucoup aimé, beaucoup pleuré .... je n'ai plus d'espoir à conserver... plus d'illusions à me faire.... et j'aurais honte de moi-même à continuer à l'adorer.

"Prends donc toutes ces photographies, Vincent. Nous allons les placer dans un tiroir du chiffonnier.

"Puis je fermerai ce tiroir à clef et ce sera fini....

Il prononça ces derniers mots à voix presque basse, les répétant encore :

—Ce sera fini.....

Son émotion était extrême. Et cette émotion avait maintenant gagné le vieux domestique qui se disait :

—En voilà une affaire ! Monsieur dont toutes les femmes raffolent, s'amourache justement d'une qui ne veut pas de lui.... Et le baron Sans-Souci fait du sentiment avec elle ! Oui, il a raison, si ses amis savaient ça ! .... ça serait terrible !

Mais Philippe était allé vers le chiffonnier dont il venait de parler.

Il ouvrit l'un des tiroirs puis revenant à Vincent qui avait rassemblé les photographies.

—Donne.

Le vieillard tendit les portraits de l'actrice.

Quelques secondes plus tard ils avaient disparu.

—Et maintenant, plus que jamais silence ! n'est ce pas ? recommanda encore le jeune homme.

Il regagna ensuite sa chambre, se jeta tout habillé sur son lit où il prit quelques heures de repos.

Dans l'après-midi, il sortit, se rendit à la Comédie-Moderne où, pour une première représentation qui avait lieu le soir même, il loua une baignoire.

Il songeait par instants :

—C'est un peu ridicule ce que je fais là, mais enfin, c'est mon devoir.

Dans l'après-midi, un coup de sonnette retentit soudain à la grande grille.

Un domestique, qui était allé ouvrir, rapporta, après quelques minutes, une carte qui portait ce nom :

—Jacques Fréménil.

Philippe éprouva un vif étonnement.

Il n'attendait le lieutenant que dans la soirée.

Vivement, il alla à la rencontre du visiteur.

Et, la main tendue :

—Ah.... c'est gentil....cette surprise d'avoir avancé ta visite et de venir dès maintenant.... Tu as bien fait.... Tu sais que je me tiens, comme je te l'ai dit, à ton entière disposition.

—Je te remercie, Philippe, mais si je suis venu, ce n'est pas ....je me hâte de te le dire, pour mettre à contribution ton amabilité qui m'est bien connue.

Et comme le baron Sans-Souci regardait avec étonnement l'officier, pâle et grave, celui-ci reprit :

—Je n'ai pas voulu repartir sans te faire mes adieux.

—Repartir. Que me dis-tu là ?

—Ce que j'ai décidé ce matin. Vois-tu le séjour de Paris m'est devenu odieux. J'y souffrirais trop.

—Où te rendras-tu ?

—Je regagnerai le Tonkin. Là bas, dans la vie active... fiévreuse de la colonie, j'oublierai peut-être.

Il prononçait ces phrases d'une voix brève, sèche, pénible. Ses yeux brillaient, traduisaient sa résolution bien arrêtée.

—Et quand veux-tu repartir ?

—Ce soir même, je reprendrai le train pour Marseille où, dans trois jours, je m'embarquerai.

—Tu ne repartiras pas ce soir !

—Si, je l'ai décidé.

—Tu ne repartiras pas ce soir, redit le baron pour la seconde fois. Cette soirée, tu me l'accordes.

—Je regrette vraiment, mon cher Belleuze, mais.....

—Il n'y a pas de mais. Tu m'as fait la promesse d'être mon hôte. Si tu ne veux pas le rester pendant quelques jours, tu le seras pendant quelques heures ..... Je te garde ce soir, c'est entendu.

—C'est impossible.

—Nullement. Si tu tiens absolument à prendre le bateau du quinze à Marseille, tu le prendras.

"Tu as pour cela trois jours devant toi.

"En partant demain, dans la nuit, tu arriveras assez tôt pour avoir la correspondance. C'est tout ce que tu dois demander...

"Allons, ne proteste plus.

"Nous passons la soirée ensemble, c'est entendu.

Jacques se défendait encore, mais plus mollement.

Les deux amis n'avaient pas pénétré dans l'hôtel : ils marchaient côte à côte au long d'une allée sablée au-dessus de laquelle de magnifiques arbres séculaires, mêlant leurs branches, formaient une voûte de verdure toute bruissante de gazouillis et de battements d'ailes.

—J'ai prévenu à l'hôtel que je quitterais ce soir, disait encore le jeune officier, dont le visage apparaissait toujours pâle et crispé.

—Qu'importe. Tu resteras ici. Il y a des chambres à ta disposition. Et tu verras, ajoutait le baron Sans Souci, avec un étrange sourire, tu verras que tu ne regretteras pas d'avoir accédé à mon désir.

"Ce soir, je te conduirai quelque part où tes idées changeront de couleur, j'en ai la conviction.

Jacques avait eu un navrant sourire en balbutiant :

—Tu ne crois pas, mon cher Philippe, à la gravité du coup qui vient de me frapper. Tu supposes qu'il s'agit d'une de ces petites déceptions d'amour comme vous en éprouvez quelquefois, vous, viveurs parisiens, d'un caprice brisé qu'un autre, en se réalisant, fait vite oublier.....

—Mais non, je t'assure.

—Mais si.... sceptiques vous êtes, et légers deviennent vos cœurs.... et superficielles vos souffrances.

—Tu crois ça....

—Sans nul doute.

—Pourtant, si je te disais quelque chose....

—Quoi donc.... mon vieux... parle....

—Non.... non.

Et le baron Sans-Souci eut un eut un nouveau soupir avec un geste de protestation.

—Laissons là cette question. C'est donc bien entendu. Tu restes, ce soir. Nous allons, cet après-midi, faire un tour au Bois. Nous dinerons à Armenonville, tous les deux, gentiment, et ensuite je t'emmène à la Comédie-Moderne, où il y a une première sensationnelle.

—Non, Philippe.... je t'assure.

—Si, Jacques.... si.

—Tu éprouves donc du plaisir à me torturer ?

—J'ai le désir de te voir demain plus calme, plus résigné.

—Et tu comptes sur cette soirée pour opérer ce miracle ?

—Peut-être.

Le mystérieux.... l'énigmatique sourire qui, à plusieurs reprises déjà, avait couru sur les lèvres du jeune millionnaire, y reparaissait encore.

Jacques haussa douloureusement les épaules.

—Soit, je reste.... mais je te préviens que je partirai demain quelque insistance que tu puisses mettre à vouloir me retenir.

Philippe ne répondit pas.

Il entraînait doucement l'officier vers le perron de l'hôtel.

Un peu plus tard, tous deux déjeunaient dans la luxueuse salle à manger, puis vers trois heures ils prenaient place dans la victoria qui, au trot cadencé des alezans superbes, les emportait à travers le Bois, ravissant et délicieux par cette belle journée d'été.

Le soir, ainsi que Philippe l'a-